

La littérature québécoise

Jean-Guy Pilon

Volume 10, Number 5-6, September–December 1968

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/29567ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Pilon, J.-G. (1968). La littérature québécoise. *Liberté*, 10(5-6), 84–93.

la littérature québécoise

1 — MICHEL BRUNET

Voici un livre passionnant à lire. Il est écrit par un historien intelligent, lucide, capable de formuler nettement sa pensée.

J'ai toujours pensé, dans le privé, que nos meilleurs écrivains sont justement nos historiens; je continue de le croire.

Hélas, le livre de Michel Brunet n'est pas un livre: il n'en a ni l'ampleur de sujet, ni la matérialité spécifique. Ce livre de 309 pages n'est qu'un recueil d'articles, de mémoires, de monographies diverses.

Il est bien dommage que notre société ne commande à des historiens de la trempe de Michel Brunet que des travaux pressés, brefs, sans doute peu rémunérés que, par la suite, l'auteur doit réunir en un recueil. Ce serait mieux profiter du capital humain que constituent de tels historiens que de leur commander un ouvrage élaboré sur un sujet de leur choix. Dès lors, leur science historique pourrait se déployer à l'aise et vraiment atteindre à cette exhaustivité à laquelle trop de scientifiques renoncent dans les premières pages de leurs ouvrages.

L'histoire est justement une de ces rares disciplines qui permet à ceux qui la pratiquent d'être exhaustifs sur tel ou tel sujet. J'espère que Michel Brunet, un de ces jours, pourra investir son temps de façon continue (et rentable) dans une vaste entreprise d'intellection. Je lui souhaite; je nous le souhaite.

H. A.

Québec, Canada anglais, par Michel Brunet et, aux Editions HMH, collection «Constantes» No. 12, Montréal 1968.

2 — JEAN-C. FALARDEAU

Avec probité et modestie, Jean-Charles Falardeau pose sur le roman québécois le regard du sociologue, mais d'un sociologue cultivé et affiné. Les spécialistes de la littérature, davantage voués aujourd'hui que naguère à la recherche des cohérences esthétiques internes, des structures immanentes, de ce fait méfiants à l'égard des repères extra-littéraires, ne sauraient lui reprocher sa méthode. Jean-Charles Falardeau a raison d'observer — il le fait à plusieurs reprises — que notre littérature sollicite de façon toute particulière l'étude sociologique (ce qui n'exclut pas assurément d'autres démarches), pour des raisons qui tiennent à l'accomplissement des oeuvres précisément en tant que projets *littéraires*. Aussi bien s'agit-il ici du roman, notamment celui des années quarante et cinquante, à l'exclusion de la grande poésie récente, laquelle ne coïnciderait pas si aisément avec les conclusions d'une réflexion aux prémisses sociologiques. En outre, l'auteur, surtout dans la seconde partie (consacrée à Robert Charbonneau et à Lemelin), se rapproche singulièrement d'une attitude critique qui a fait ses preuves ici, celle qui s'emploie à débusquer des drames et des univers spirituels. Il a le mérite, ce qui rassurera par ailleurs les tenants de la modernité critique, de faire largement appel à la notion de structure.

Je préfère, dans ce recueil nombreux et divers, les essais qui relèvent plus du constat que de l'interprétation et qui,

fruits d'un défrichage patient et minutieux, livrent des matériaux essentiels pour une réflexion ultérieure (peu de critiques ici ont le courage nécessaire pour ces travaux pourtant indispensables), par exemple «*Idéologie et thèmes sociaux dans trois romans canadiens du XIX^e siècle*» ou «*Les milieux sociaux dans le roman canadien-français contemporain.*» On verra comme preuve de l'utilité de ces recherches la curieuse lumière que jette sur des attitudes présentes l'étude intitulée «*La génération de la Relève.*» Comment, en effet, ne pas rattacher au platonisme culturel de cette génération (et de ceux qu'elle a influencés) le caractère obsessionnel de son anti-nationalisme actuel?

En vérité, l'ouvrage de M. Falardeau demeurera indispensable à la fois pour l'étude de nos lettres et pour celle de notre mentalité collective.

ANDRÉ BELLEAU

NOTRE SOCIÉTÉ ET SON ROMAN, recueil d'essais de Jean-Charles Falardeau, Editions HMH, Montréal, 1967.

3 — FERNAND DUMONT

Il convient de saluer comme un événement important la parution du dernier ouvrage de M. Fernand Dumont, «le Lieu de l'homme». S'il est impossible d'en rendre compte avec justice dans une courte note de lecture, observons d'emblée qu'il éclaire de façon particulièrement suggestive et stimulante un problème majeur de la pensée contemporaine, celui de la culture, conçue par M. Dumont comme cette distance pour l'homme «*de soi-même à soi-même*», c'est-à-dire non pas sur le plan descriptif ou à l'autre extrême celui des indignations et souhaits pieux, mais saisie en plein tuf existentiel et partant, à un niveau plus profond, là où se produit «*le déchirement de la conscience soucieuse de se voir et de se contester*».

C'est une théorie cohérente de la culture que propose M. Dumont et qui cherche à intégrer des phénomènes qu'on pourrait croire à première vue disparates sinon antinomiques. Mais que ce mot «théorie» ne nous égare pas. La réflexion de l'auteur, son expression, si ardues soient-elles parfois — elles sont exigeantes, soutenues, d'un haut vol — vibrent toujours discrètement de la respiration même du vécu. Je vois dans cette sorte de halo intérieur, cette mystérieuse irradiation enclose, une des qualités les plus attachantes de M. Dumont écrivain. Et puis souvent, il n'y a pas de façons faciles de traiter de certaines questions difficiles. A un frétilleur du dilettantisme reprochant à Picasso certains aspects un peu ingrats de sa peinture, disant: «C'est du chinois», le peintre rétorqua: «Le chinois, ça s'apprend».

La réflexion de M. Dumont se nourrit à un nombre imposant de sources: philosophie, sciences humaines, histoire, littérature. Elle s'accompagne d'un don très heureux de la formulation incisive et illuminante. Les pages sur Sartre critique sont parmi les plus justes que j'aie lues depuis longtemps.

ANDRÉ BELLEAU

LE LIEU DE L'HOMME, la culture comme distance et mémoire, par Fernand Dumont, Editions HMH, Collection Constantes, Montréal — 1968.

4 — HUBERT AQUIN

Hubert Aquin nous a habitués à un style opulent, acrobatique, remarquablement sûr de son pouvoir d'incantation et d'auto-hallucination. Dans ce second « roman », il semble s'être ingénié, en utilisant les mêmes techniques funambulesques, à pousser encore plus loin la recherche de la décomposition narcissique du sujet narrateur et de l'objet de son écriture. L'oeuvre elle-même offre les amorces qui permettront de l'interpréter, elle les escamote puis les fait réapparaître. Par le truchement de quatre pseudo-narrateurs successifs, elle met en cause et en doute l'identité du narrateur initial. Elle se veut transparente à sa propre genèse, se décompose et se recompose sous de multiples perspectives pour, finalement, ne proposer d'elle-même qu'une analogie picturale qui en fait une pure forme déformée.

Il serait hors de propos, dans ces conditions, de prétendre reconstituer une fuyante intrigue entre les quatre personnages-narrateurs qui se substituent l'un à l'autre, se contredisent ou s'annihilent mutuellement par d'ahurissantes dialectiques: P.X. Magnant, le pharmacien-narcomane-révolutionnaire montréalais; son éditeur, l'énigmatique RR, soeur de la maîtresse anglaise que P. X. Magnant a assassinée, Joan, dont elle prétend avoir été elle-même amoureuse et qui sera finalement violée par un P. X. Magnant mystérieusement revenu à l'existence après avoir été tenu pour mort; enfin, l'homologue gabonais de P. X.

Magnant, Olympe Ghezso Quenum, un moment l'amant de RR et qui disparaîtra comme les autres, sauf RR, dans les spirales des remous verbaux. Peut-être faut-il, comme nous y invite silencieusement la couverture du livre, faire de la lecture de *Trou de mémoire* une anamorphose, c'est-à-dire l'opération qui consiste à placer un dessin déformé face à un miroir cylindrique ou conique pour reconstituer l'image originale d'un objet? Mais aucune image ne se reforme au point de convergence des monologues qui s'entrecourent et se referment les uns sur les autres comme des portes à coulisses. Seule plane au dessus du labyrinthe la grande ombre mortuaire de Joan. Elle est, comme dans le tableau *Les ambassadeurs* de Hans Holbein évoqué avec insistance dans des pages somptueuses, «le foyer invérifiable d'un récit qui ne fait que se désintégrer autour de sa dépouille» (p. 143). Pour autant, le personnage principal de *Trou de mémoire* est la mort. Une mort dont il ne faut pas chercher le sens, pas plus qu'il ne faut chercher le sens du viol de RR par P. X. Magnant, ni le sens de l'analogie entre ce viol et les révolutions africaine ou québécoise, ni le sens de la grosseur de RR qui, au bout de toutes les aventures, décide de devenir une «québécoise pure laine»! (p. 203). Les significations sont partout et elles ne sont nulle part. L'intérêt dominant est dans l'agencement des formes, dans le «festonnage métaphorique» qui doit «séduire le lecteur» (p. 63).

Art baroque, comme le suggère le narrateur-assassin, P. X. Magnant? Si l'on veut, à la condition de retenir des nombreux sens du baroque celui seulement qui en fait un superlatif du bizarre. Comme le proposait Valéry Larbaud pour *l'Ulysse* de Joyce, la «clef» du livre est peut-être dans son titre même. *Trou de mémoire* culturelle. Roman-trou aussi, puisque le narrateur initial, P. X. Magnant, décide d'écrire «pour s'imposer silence» (P. 21) et que son éditeur propose de situer ce récit autobiographique «tout à fait hors du roman... hors littérature...» (p. 74).

C'est bien dans cette perspective qu'il faut réfléchir sur cette oeuvre: une entreprise d'écriture qui, synchronique avec les tendances les plus contemporaines de l'expérience littéraire, ambitionne de prouver, en l'illustrant, la mort du roman. Le «baroque», dans ces circonstances, ne signifie plus tellement un style qu'une époque: une époque qui veut rompre radicalement avec tous les classicismes qui l'ont précédée. Je ne suis

pas loin d'être convaincu que le roman a épuisé ses ressources comme genre littéraire. Depuis au moins Joyce, Proust et Dos Passos, les évidences de ses avatars sont manifestes. Le roman n'est plus réductible à une structure narrative. Qu'advient-il de ses métamorphoses? Hubert Aquin estime, pour sa part, que c'est le récit dans le roman qui est appelé à disparaître et que celui-ci peut continuer comme «genre indéfini» (je cite de mémoire des propos de conversation). A d'autres indices, par contre, on peut discerner des velléités de réorientation vers un certain style épique (je songe à *Finnegans Wake*). Tout est possible, particulièrement du côté du roman canadien-français qui est engagé dans une phase singulièrement significative de son évolution. Il est, en effet, le mode le plus malléable et le plus dynamique par lequel l'écrivain québécois va pouvoir conjurer définitivement les tabous sacrés qui jusqu'à maintenant ont été, semble-t-il, d'insurmontables obstacles à la possession d'une langue totalement signifiante. Les exemples abondent: Jacques Godbout, Jacques Renaud, Réjean Ducharme. Et ce livre d'Hubert Aquin, dont je cite cette autre phrase: «je retrouve dans sa pureté de violence, la langue désaintciboirisée de mes ancêtres» (p. 95).

En définitive, *Trou de mémoire* est, plus que tout, un acte de conjuration.

JEAN-CHARLES FALARDEAU

Note: Des erreurs techniques avaient rendu cet article incompréhensible dans notre dernier numéro.

5 — UNE NOUVELLE REVUE

Il faut se réjouir du fait que *Etudes Littéraires* succède à la *Revue de l'Université Laval*. Pour une foule de raisons qui tiennent autant de la formule, de l'esprit, du contenu que de la présentation matérielle.

Une équipe de professeurs dirige cette revue, sous la présidence de M. Réal Ouellet. On retrouve avec plaisir, dans ce comité, les noms de MM. Roland Bourneuf et Jacques Blais qui ont déjà prouvé, à maintes reprises, l'attention lucide qu'ils portent à la littérature du Québec.

Le premier numéro de cette nouvelle revue qui se veut véritablement internationale est consacré à Baudelaire dont on a célébré le centenaire de la mort un peu partout à travers le monde.

Six articles bien documentés et précis soulignent cet événement. Un texte du président Senghor s'ajoute à cet ensemble et porte sur la « francophonie en péril ». Quelques comptes-rendus de livres d'une certaine importance complètent le numéro.

La mise en page de la revue qui se veut moderne et claire pêche un peu par un excès de filets qui divisent le commentaire des textes cités. A la longue cela devient lassant.

Une nouvelle revue, c'est une naissance à souligner. LIBERTE lève son (ses) verre(s) à *Etudes littéraires*.

J.-G. P.

6 — DES INITIATIVES HEUREUSES

Depuis quelques années, les Editions Fides ont multiplié les initiatives heureuses pour faire connaître et étudier les auteurs québécois. Plusieurs collections sont nées et se sont développées, réunissant les essayistes de talent.

Il y eut d'abord la petite collection des *Classiques canadiens* qui compte maintenant trente-six titres. Dans des fascicules de 96 pages, un essayiste, généralement professeur, trace un portrait de son «classique», porte un jugement critique rapide suivi d'une anthologie qui occupe généralement les deux tiers du petit livre. La formule est bonne, souple, décisive. Elle est surtout très utile et c'est grâce à cette collection que plusieurs lecteurs peuvent lire pour la première fois des textes de Jacques Cartier, Champlain et Lescarbot. Mais il y a aussi dans cette collection des auteurs contemporains, comme Alain Grandbois et Rina Lasnier.

Le dernier paru porte sur William Chapman (1850-1917) et M. Jean Ménard le présente aux lecteurs comme un «romantique attardé et entêté».

* * *

Plus importants par leurs dimensions et parce qu'ils constituent de véritables essais, les ouvrages de la collection «*Ecrivains canadiens d'aujourd'hui*» sont maintenant au nombre de six, le dernier étant celui de Marc Gagnon consacré à Robert Elie. Un essai d'une centaine de pages précède un choix de textes de la même importance. Plusieurs hors-textes accompagnent le tout. Certains de ces ouvrages sont très didactiques (comme celui de Pierre Pagé consacré à Anne Hébert). D'autres, par contre, se lisent fort agréablement et constituent un véritable dialogue entre le critique et l'oeuvre: c'est le cas de l'ouvrage d'André Major consacré à Félix-Antoine Savard.

* * *

Troisième initiative fort intéressante des Editions Fides: les *Dossiers de documentation sur la littérature canadienne-française* (1). Il y en trois de parus jusqu'à maintenant: Gabrielle Roy, Félix Leclerc et Emile Nelligan.

L'entreprise, ici, est originale. Destinés aux étudiants et aux professeurs, ces dossiers de grand format et qui comptent une bonne centaine de pages chacun, se présentent sous la forme de multiples fascicules de quelques pages qui réunissent les opinions des critiques et des commentaires fort judicieux. Parfois des photos viennent s'ajouter au dossier.

Ce sont là des initiatives de toute première importance. Pour la première fois de façon aussi systématique et continue, un éditeur publie des livres et des documents sur les écrivains québécois. Bravo!

J.-G. P.

(1) Mentionnons une fois pour toutes que nous considérons l'expression «littérature canadienne-française» comme dépassée. Pour être juste et coller à la réalité actuelle, il faut dire «littérature québécoise».